



LES DOMINICAINS DE HAUTE-ALSACE

Les Métaboles : autour du psaume 130

Les Dominicains de Haut-Alsace à Guebwiller proposent depuis plusieurs années un concert de musique sacrée autour de Pâques. Cette année, pas d'œuvre majeure au programme mais un florilège de musique sacrée baroque, romantique et contemporaine porté remarquablement par l'ensemble Les Métaboles.

Jean-Marie Schreiber

Depuis des années, les Dominicains de Haut-Alsace à Guebwiller proposent un concert de musique sacrée autour de Pâques, en général avec une œuvre majeure : la « Passion selon saint Matthieu » de Jean-Sébastien Bach en 2016, la « Leçon des ténèbres » de François Couperin en 2015 ou encore le « Stabat Mater » de Pergolèse en 2014.

Cette année, c'est un florilège de musique sacrée baroque, romantique et contemporaine, d'Heinrich Schütz à Philippe Hersant qui était proposé. Un défi pour un ensemble passant ainsi d'un style de musique à un autre en commençant par Olivier Messiaen et son motet *O sacrum convivium*. Mais l'ensemble Les Métaboles l'a aisément assumé, d'autant peut-être qu'il y avait une sorte de fil conducteur : le psaume 130, dans la traduction de Martin Luther.

Dirigé par Léo Warynski, l'ensemble Les Métaboles n'a pas encore fait beaucoup parler de lui. Mais cela ne saurait sans doute tarder. Ils n'étaient qu'une petite vingtaine de choristes, mais quelle



Les Métaboles : une musique dans son cadre naturel aux Dominicains.

Photo L'Alsace/Jean-Marie Schreiber

qualité, aussi bien en chœur d'ensemble, avec une extraordinaire homogénéité, qu'en solistes.

Un chant extrêmement pur

Les notes de la douce méditation

mystique du motet de Messiaen, chantées par des choristes invisibles, ont d'emblée créé une atmosphère de paix, de sérénité, que l'on a quittée avec le *Crucifixus* à huit voix d'Antonio Lotti, (extrait d'un credo), pour une tension trouvant son paroxysme dans la mort du Christ. Qu'il

s'agisse du psaume 126, *Die mit Tränen saën*, de Heinrich Schütz, de la Cantate funèbre de Jean-Sébastien Bach, *Ich lasse dich nicht* (BWV 157), martelant les quatre mots « Je ne te laisse pas », du motet *Lobet den Herrn alle Heiden*, BWV 230, et du choral *Aus tiefer Not* extrait de la cantate

BWV 38, traduction du psaume 130 *De profundis*, cri de douleur vers le Seigneur, venant après le même psaume traité par Félix Mendelssohn en quatre strophes, avec solo de ténor et trio de solistes, soprano, ténor et basse, le public était pris par un chant extrêmement pur, bien dosé,

bien posé, donnant tout leur sens aux paroles des psaumes ou cantates. Et que dire des solistes, notamment féminines, splendides...

On aurait pu penser qu'après Jean-Sébastien Bach, il fallait en rester là, ne rien rajouter. Léo Warynski a choisi de terminer par une œuvre contemporaine, toujours ce même psaume 130, dans la version de Philippe Hersant. Extraordinaire. Sublime même. Une musique qui se situe dans le prolongement de Bach et de Mendelssohn et qui aurait pu servir de point d'orgue à ce concert. Mais le public, insatiable à juste titre, réclamait un bis. Léo Warynski est resté dans la musique contemporaine avec une courte pièce de John Tavener : *The Lamb*, « l'agneau », sur un poème de William Blake.

Tous les chœurs n'étaient pas a capella. Denis Comtet à l'orgue et Ronald Martin Alonso à la viole de gambe assuraient un accompagnement assez léger, priorité étant donnée au chant, après avoir cependant joué ensemble *Le tombeau pour M. de Sainte-Colombe*, de Marin Marais.